

J'aurais voulu être
le fils de quelqu'un

Frédéric Deban

J'aurais voulu être
le fils de quelqu'un

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013
7-13, boulevard Paul-Émile Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

À Dominique Lozac'h-Reiff.

*Un jour, j'ai rencontré François Berléand,
il m'a dit que je devrais « coucher »
mes maux... sur mes mots. Je l'ai écouté...*

I

L'ABANDON

De l'autre côté de la porte rouge

Upie. 1968, j'ai quatre ans...

Aujourd'hui, c'est un jour de chance, il paraît...

1968. La France se soulève sous la pression de sa jeunesse débordante, qui hurle, qui casse, qui dit non à tout.

Mai 68.

C'est dans ce pays qui a décidé de ne plus subir, de ne plus se taire, de crier haut et fort son malaise, sa soif de liberté, que moi, le « petit André », ma main dans celle de ma mère, je me retrouve devant une immense porte rouge au milieu d'un village où rien ne bouge, à part le vent qui se faufile parmi les feuilles des platanes.

Un village de France anormalement silencieux. Cependant, d'au-delà de cette porte rouge

L'ABANDON

me parviennent des sons. Je ne sais pas très bien ce que je viens faire ici. Je tremble, je dois sentir qu'il va se passer quelque chose d'important.

De définitif, peut-être.

J'entends battre mon cœur.

Le grincement d'une grille que l'on ouvre, mal huilée, de l'autre côté de la porte rouge.

J'ai peur, je m'accroche à la main de ma mère, un bruit de clefs me fait sursauter. Je me cache derrière celle qui m'a mené jusqu'ici. La porte s'ouvre, je ne veux pas voir ce qu'il y a au-delà de la grille. Je ne crains rien, je suis à l'abri derrière le corps de ma mère. Je ferme les yeux.

– Bonjour madame, alors voici donc le petit André ?

C'est toujours les yeux fermés, en aveugle volontaire, que je pénètre, accroché à tout ce qui me reste – cette main, cette mère –, dans cette maison qui désormais sera la mienne.

On me tire par le bras, me fait asseoir sur une chaise.

– Attendez là, la mère supérieure va vous recevoir...

On dit souvent que l'ouïe, chez les aveugles, est plus développée que celle des voyants.

J'entends des pas dans ce lieu de silence où pourtant tout résonne.

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA PORTE ROUGE

J'entends, mais ne vois pas. Je perçois juste le bruissement que font des sortes de fantômes balayant les murs de ces longs couloirs.

À partir de là, tout va très vite. À présent je n'ai plus le son, et plus l'image.

Je suis aveugle et sourd. On peut faire de moi ce que l'on veut dans cette France où tout est figé. Je dois être le seul paquet que la poste a livré aujourd'hui. C'est cela : un paquet livré par les PTT en grève, un bébé cigogne emmailloté, déposé là par une mère au grand bec.

On me tire à nouveau par le bras.

Les yeux fermés, et en marche arrière, j'avance en pleurant, en hurlant des « maman ! ».

Probablement les derniers.

Tandis que je l'implore de me ramener de l'autre côté de la porte rouge, dans ma vie d'avant, je sens qu'une partie de moi disparaît.

Une étreinte forte, deux corps arrachés l'un à l'autre, mes yeux qui s'ouvrent enfin, noyés dans mes larmes de bébé. Je regarde s'éloigner cette mère venue se débarrasser de moi en ces lieux.

Je veux qu'elle se retourne, je veux qu'elle entre en révolte comme le pays, mais cela n'arrivera pas.

La grande porte aux innombrables verrous se referme. Elle m'abandonne à ces femmes aux

L'ABANDON

robes grises qui frôlent les murs austères de ma nouvelle demeure.

Sur l'un d'eux, un crucifix de bois me nargue.

C'est à travers les jupes grises des « fiancées de Jésus » que je vois ma mère me quitter.

Je ne crie plus, je ne pleure plus, mon petit corps épuisé a capitulé.

Je suis le paquet du jour de grève qu'on a déposé là, bravant toutes les barricades.

Ma mère m'a dit qu'elle m'aimait, juste avant que la porte s'ouvre.

C'est la seule chose dont je me souviens. Mes quatre premières années, dorénavant, sortiront à jamais de ma mémoire.

Les chauves-souris

Le bruit de la porte rouge qui se referme derrière cette mère, postière d'un jour, sera le dernier que je percevrai.

Les sons, à partir de cet instant, me désertent en un souffle, la poussant au-dehors de cette maison et de ma vie.

C'est en aveugle qu'elle me confiait, quelques minutes auparavant, aux fiancées de Jésus.

Mes yeux sont grands ouverts à présent, je recouvre la vue.

Une autre main s'empare de la mienne. Une main froide, en ce lieu glacial. Une main qui m'entraîne dans un dédale de couloirs sombres, moi le petit garçon, l'ex-aveugle qui ne voulait pas voir, et c'est en autiste volontaire que je fais mon entrée dans ce vaste réfectoire.

Je n'entends plus, ne parle plus.

L'ABANDON

D'un geste brusque, je récupère ma main, effrayé par les regards interrogatifs qui convergent vers moi, qui me scrutent, me transpercent. Je me tiens là, debout, raide et tout petit, face à ce tribunal.

J'ai envie de crier mais aucun son ne s'échappe de ma bouche. Comme si l'on avait cimenté ma gorge.

Les yeux des femmes grises se ferment. Leurs mains se joignent, les enfants se lèvent, joignent leurs mains à leur tour. Je ne comprends pas ce qui se passe ici.

À présent, les lèvres des femmes bougent, accompagnées de ces signes qu'elles font avec leurs mains. Des signes qui me sont encore étrangers. Puis, d'un coup d'un seul, ils se rassoient.

C'en est trop pour moi. Je franchis la porte, la referme violemment et me mets à courir en hurlant. Je suis un petit garçon de quatre ans qui hurle enfin les sons qui ne sortaient pas de sa gorge scellée de béton armé. Je cours dans ce labyrinthe, cherchant là une porte rouge, là une grille.

Des bras gris me ceignent, me freinent dans ma fuite, m'élèvent dans les airs puis me reposent à terre.

LES CHAUVES-SOURIS

Je résiste d'abord, pour m'abandonner enfin à ces bras plus forts que moi.

C'est sur un lit de ferraille rouillée que je termine ma course. Une porte claque mais je ne l'entends pas. Je me retrouve là, seul, isolé du monde.

La femme cigogne doit être loin maintenant.

Je m'allonge sur ce lit, fixe le plafond, y devine encore, peut-être pour la dernière fois, les contours du visage de cette mère qui me sourit, de cette maman qui m'a promis que ce ne serait pas long, qu'il fallait que je l'attende, qu'il fallait que je sois sage, qu'il fallait que je travaille bien à l'école si je voulais être quelqu'un plus tard.

Plus tard... C'est quand, plus tard ?

Je suis épuisé, mes yeux rougis se ferment. Enfin la paix...

Demain matin je me réveillerai. Ma maman m'aura préparé mes tartines de confiture de fraise et mon bol de lait chaud. Elle passera sa main dans mes cheveux, me dira qu'elle m'aime. La grande porte rouge, la grille mal huilée et ces horribles femmes grises, chauves-souris, auront disparu à tire-d'aile. Ce ne sera plus qu'un mauvais rêve.

Maudits vendredis sans mot dire

Durant mon long séjour dans cette maison froide et austère gouvernée par une kyrielle de femmes au teint blafard, à la mine triste, où les éclats de rire n'étaient pas de mise, aucune mère supérieure ne m'empêchera de lorgner en direction de la grande porte rouge, de la traverser virtuellement, afin de retourner dans ma vie d'avant. Ne serait-ce que pour ces trois minutes où je pouvais encore me cacher derrière le corps de celle qui venait me déposer là, la sentir encore une fois, la voir, même de dos. Retourner en arrière, juste un instant, le temps de son dernier je t'aime.

Muré dans mon silence, privé de mère, je passais des journées entières à errer comme une âme en panne.

L'ABANDON

Je me souviens de ces week-ends interminables et solitaires, de ces maudits vendredis tant redoutés où les « placés provisoires », eux, se jetaient dans les bras d'un père ou d'une mère venus les chercher pour le samedi et le dimanche, les libérant de cette geôle. Histoire de leur rappeler qu'ils n'étaient pas seuls et que leur passage ici n'était qu'une parenthèse. Je les regardais s'éloigner, tirés à quatre épingles, dans leurs beaux vêtements du dimanche. Le cœur serré, prisonnier sans parole dans mon uniforme gris, je les voyais disparaître par la grande porte ouverte.

Je restais là, caché derrière un poteau du préau, à guetter, à attendre la fin de l'appel de sœur Victoire qui scandait les noms de famille des enfants et leur annonçait ainsi qu'ils pouvaient partir en permission, dans l'espoir qu'un jour mon nom figure sur la liste. Cela ne se produisit jamais.

Pour le petit garçon que j'étais, c'était toujours le même déchirement semaine après semaine, mois après mois, année après année.

Nous étions trois seulement, placés en garde à vue, à être privés de cette échappée belle, en famille, mais les deux autres et moi n'étions pas très copains. Ils jouaient entre eux. Ils me

croyaient muet, je ne pouvais leur être d'aucun intérêt.

J'étais celui qui ne parle pas. J'étais celui avec qui on ne joue pas.

Je me souviens de ces soirs, les week-ends où je faisais ma toilette, seul, face à tous ces lavabos blancs. Il m'arrivait parfois d'ouvrir tous les robinets, de les laisser couler pendant des siècles, assis dos contre le mur, de m'endormir bercé par le bruit des litres d'eau qui s'en échappaient. Un grand coup de pied au cul d'une nonne à la cuisse légère me tirait de ma rêverie, et j'étais privé de sortie pour le week-end suivant. Je m'en foutais pas mal, de toute manière j'étais collé d'office... La vie en avait décidé ainsi, bien avant la mante religieuse. Paroles d'Évangile. Ce serait comme ça chaque week-end, je serais assigné à résidence. Tous les robinets du monde pouvaient couler, cela ne changerait rien à la peine.

Je ne mangeais pas, le vendredi. J'avais le ventre plein de cette grosse boule d'angoisse et de tristesse qui m'éloignait encore et encore de cette mère démissionnaire qui m'avait aussi volé ma voix, mes mots, privé de ses je t'aime, emportant avec elle la promesse qu'elle m'avait faite, en partant, de revenir me chercher.

L'ABANDON

Pourtant je n'avais rien fait de mal. J'étais un enfant sage, propre sur moi. Après chaque toilette, je faisais ma raie sur le côté droit, comme elle me l'avait appris, puis je donnais du volume à mes cheveux, avec la queue du peigne. C'est vrai que j'avais de grandes oreilles, disproportionnées par rapport à la taille de mon visage. Je me brossais bien les dents, de bas en haut, comme elle me l'avait montré.

Au début, je ne me doutais pas qu'il y en aurait beaucoup, de ces maudits vendredis. Encore bercé par l'espoir de son retour, j'ignorais que cela n'arriverait pas.

J'étais en train de faire, sans le savoir et malgré moi, l'apprentissage de ma vie sans elle. Une vie faite de langueur, de refus.

Une vie sans vie. Pas de pluriel, pas de conjugaison.

J'étais un enfant sage et bien coiffé, un enfant singulier à la conjugaison unique, pas fait pour le pluriel.

Démission

Une mère n'abandonne pas ses enfants parce qu'elle ne les aime pas.

J'ai en ma possession peu d'éléments sur les raisons qui ont poussé la mienne à ce rejet, à cette démission.

La seule chose que je sais, c'est que lorsque je suis né dans un petit hôpital public de Meaux, en Seine-et-Marne, le 18 décembre 1964, mon père n'a pas eu le temps de venir me voir durant les quatre premiers jours de ma vie.

J'étais le quatrième, le « petit dernier », comme on dit, le « bébé », celui que l'on n'attendait pas.

Je peux sentir la solitude profonde de cette femme, sans doute aimante mais mère accidentelle pour la quatrième fois, guettant son homme durant quatre longues journées.

L'ABANDON

Quatre enfants. Quatre jours. Quatre ans.

Je ne pense pas avoir été désiré. Elle m'a donné par dépit le même prénom que mon père et, de surcroît, elle voulait une fille et l'appeler Angélique.

Comme la marquise... Sauf que mon père n'était pas Geoffrey de Peyrac.

Il avait pris quartier libre, il s'était porté pâle.

Ma mère l'avait connu très jeune, vers l'âge de quinze ans. Un gars de la rue d'une beauté fracassante dont elle tomba immédiatement amoureuse.

Son « sauveur », son premier homme, l'unique, celui qui allait l'arracher à la vie ingrate et harassante qui avait été la sienne.

Aînée d'une fratrie de quatorze enfants, maman n'avait pas eu la chance d'avoir le même père que ses frères et sœurs. À l'époque on appelait ça une « bâtarde ». Sa mère lui fit payer ce statut durant ses jeunes années, où elle fit d'elle non pas une fille, mais la mère de tous ses autres enfants. Ma mère devint ainsi mère de famille nombreuse dès l'âge de huit ans, entre humiliations et coups de tisonnier d'une marâtre alcoolique et violente.

DÉMISSION

Il me paraît donc très difficile d'imaginer que lorsque à son tour elle devint mère, seule, mon père n'étant que rarement là, elle ait pu trouver la force d'assumer ses enfants.

La fibre maternelle, elle l'avait usée par les deux bouts.

Je pense que le fait de m'avoir abandonné n'a rien à voir avec les sentiments qu'elle me portait. Elle devait juste être épuisée avant l'heure. On lui avait volé sa vie d'enfant, on l'avait dépossédée de sa vie de mère.

Que mon père désertât complètement le domicile conjugal après ma naissance l'avait totalement anéantie ; et c'est à bout de forces, sans doute, qu'elle décida de se séparer de moi. Ses deux fils aînés étaient déjà en apprentissage, ma sœur était dans un pensionnat de filles, je fus le sacrifié.

Elle avait démissionné... Elle n'en pouvait plus de cette vie à laquelle, à plusieurs reprises, elle essaya de mettre un terme.

Je ne pense pas que ma mère m'ait abandonné parce qu'elle ne m'aimait pas, je pense que la vie l'avait abandonnée... elle.

C'est certainement la raison qui nous conduisit, elle et moi, main dans la main, en ce mois de mai 1968, devant la porte rouge de ce village endormi de la Drôme.

L'ABANDON

J'en suis sûr, cela ne pouvait être un abandon. C'était le geste d'une femme désespérée, incapable d'être mère à nouveau, qui venait, désespérée, demander de l'aide à ces grises fiancées du Christ, pour un instant seulement, le temps qu'elle se remette. Le temps de faire une pause, de retrouver en elle l'instinct de devenir mère.

Mais le provisoire semblait long, très long, au petit garçon. De ces provisoires qui durent.

À l'heure où je couche ces maux sur mon papier ministre, peut-être que ce petit garçon est toujours assis sur sa chaise, les yeux fermés, écoutant le bruit des robes grises, priant pour qu'on l'emmène au-delà de cette grille, au-delà de cette porte rouge, vers sa vie d'avant, celle dont il ne se souvient pas.

Un jour, j'irai sonner à cette porte.

Des verrous crisseront, la grille mal huilée s'ouvrira. Je traverserai ce corridor froid les yeux grands ouverts, me retrouverai face à lui. Alors je le prendrai dans mes bras, lui chuchoterai à l'oreille que je l'aime, que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, et je l'emmènerai avec moi de l'autre côté de la maudite porte.

Un jour, peut-être, je lui dirai que la vraie vie est là, à deux pas, de l'autre côté, que la

DÉMISSION

France a bien changé, qu'elle s'est réveillée depuis, qu'elle a pansé ses blessures, que sa jeunesse va mieux et que quelque part, non loin de là, une femme l'attend, une mère, cette mère, ce rempart, celle-là même qui l'avait déposé là comme un paquet, sans se retourner parce qu'elle ne voulait pas qu'il voie ses larmes.

Je lui dirai que cette mère l'attend, qu'elle l'aime et qu'elle veut le leur crier, à lui et au reste du monde, dire qu'enfin elle est prête, dire qu'enfin elle est devenue forte, dire tout simplement qu'elle est devenue sa mère...

Les gardiens du temple

Dans la cour de récré. Action.

À l'aide d'une branche de fougère étudiée en sciences naturelles sous le nom de polypode, je fais des plans.

Le bac à sable se transforme pour laisser place à une petite maison au toit de chaume.

Il y a quatre fenêtres, pas une de plus, et une porte d'entrée.

C'est moi qui attribue les places.

Je suis le reconstruteur de l'inconstructible.

À la fenêtre gauche du second étage, j'installe David, mon « grand » grand frère.

Le premier étage nous est réservé, à Serge mon « petit » grand frère, à ma sœur et à moi. Je poste mon père et ma mère devant la porte de la maison.

Ils sont les gardiens du temple.

L'ABANDON

Chacun est à sa place, celle qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Le ciel, je le veux d'un bleu profond, comme après l'orage.

Je fais des arbres aussi, quatre, de tailles différentes. Ils étaient petits quand mes parents les ont plantés, ils ont grandi en même temps que nous.

Quatre.

Je fais le Soleil et la Lune, une route et des étoiles, une seule route qui part de la maison et ne mène nulle part, un chien, un chat, une poule, une chèvre et des ânes dans le pré vert.

Je contemple avec fierté le décor de cette vie tant rêvée.

Je suis un ange, j'ai des ailes.

Au-dessus de moi, soudain, des éclairs ; le ciel s'assombrit, un gris métallique vient chasser le bleu profond.

Un vent violent se lève, il souffle, me décoiffe, j'ai du sable plein les yeux.

Il pleut sur le bac à sable.

La cloche qui annonce la fin de la récréation résonne dans ma tête, crève mes tympans.

Je suis seul, mes vêtements sont trempés, j'ai froid.

J'assiste impuissant au naufrage de ma vie rêvée.